

VIE D'HENRI PLANCHAT

(Suite)

Cette vie dévorante avait son principe dans une union intime avec Dieu, dans un renoncement complet à soi-même. Quand il célébrait la sainte messe il ne pouvait contenir son amour, et souvent on l'entendait s'écrier " Ah mon bon maître ! ah mon bon, mon adorable maître ! "— Convaincu que le travail ne peut être fécondé que par la prière il recommandait à tous ses entreprises charitables. Vaincu parfois par le sommeil, au retour de ses courses apostoliques, il se mettait à cirer lui-même le parquet du sanctuaire afin de se tenir éveillé et de continuer sa prière.

Ses labeurs incessants ne lui semblaient pas suffire pour payer son tribut à la mortification, aussi avait-il recours aux disciplines, aux chaînes de fer. Il prenait son repos sur une méchante paillasse, se contentant d'un fond de chaise en velours pour oreiller. Le dimanche, tout entier à ses enfants et à ses pauvres, il restait depuis le matin jusqu'à dix heures du soir sans songer à prendre de nourriture, et encore, lorsqu'il finissait à s'occuper de lui, venait-on le déranger pour des malades, dans ce cas il partait à l'instant, laissant le repas à peine commencé.

Cette vie surmenée, semblerait à première vue, incompatible avec la régularité religieuse, cependant le P. Planchat fut sous ce rapport un modèle. Il s'excusait humblement de ses retards, demandait les plus petites permissions. Le samedi soir, il donnait à ses supérieurs le produit de ses quêtes, se méfiant de sa charité et craignant de donner en dehors de l'obéissance, durant cette journée du dimanche passée au milieu des pauvres.—Son humilité était très grande, on le vit plus d'une fois se mettre à genoux devant celui qu'il croyait avoir offensé, pour obtenir son pardon. Mort à lui-même, il l'était aussi à sa famille, qu'il chérissait pourtant de toute son âme. Sa sœur, entrée chez les Sœurs de St Vincent de Paul, avait été envoyée à Constantinople. Revenue à Paris, après